désordre d'un homme qui a poursuivi avec frénésie des oiseaux qui ont disputé chèrement leur vie et il rentre heureux et triomphant au logis.

Le récit qu'il fait de sa campagne est semé des plus poignantes péripéties : cette tourte planait au loin lorsqu'un coup admirablement tiré l'a abattue, il n'y a eu qu'une voix parmi les chasseurs pour applaudir à tant d'adresse ; cette perdrix se croyait sauvée, cachée qu'elle était dans un épais feuillage, quand elle est tombée mortellement frappée. En poursuivant avec trop d'ardeur ce lièvre blessé, il a failli se noyer dans un ruisseau grossi par les récentes pluies.

La famille est convoquée pour écouter les récits de l'heureux chasseur et faire festin des produits de sa chasse. Il s'épanche, narre ses exploits, dépeuple les forêts, dévaste la plaine, aucun oiseau n'est à l'abri de ses coups, tandis que les convives mangent avec un appétit assaisonné d'admiration.

Le Président Johnson fait en ce moment une tournée parmi ses électeurs. Il se promène de ville en ville, accueilli ici par des hurrahs frénétiques, là par des grognements menaçants. Les plus intéressants dialogues s'engagent entre lui et ses commettants :

“ Vous êtes une vieille perruque, lui crie la foule.

“ Bien des grands hommes ont été chauves, répond le Président fort aise de jouer sur les mots. On peut être l'ami du peuple et n'avoir pas de cheveux.”

“ C'est juste, murmure un spectateur menacé de calvitie.

Cette éloquence à la Lincoln suffit au peuple le plus libre de l'univers.

Nous en arriverons là.

Aux Etats-Unis, comme on sait, tous les fonctionnaires, grands et petits, sont électifs. On finira par désigner au sein des conventions, les domestiques qui seront admis à l'honneur de servir les personnages importants. Cela se fait peut-être déjà.

En 1853, j'étais à Albany, à l'ouverture de la Législature de l'Etat. La veille, les membres de la chambre se réunirent en